pro natura **magazine**

2 / 2024 MARS



Les jeunes choisissent de s'engager pour construire un avenir durable

pro natura


Raphael Weber

24


Fabian Biasio

4


Florence Kupferschmid-Enderlin

32


Eric Isselée / adobestock

31

pro natura **magazine**
Revue de Pro Natura – Ligue suisse pour la protection de la nature

pro natura est reconnue par le Zewo

Impressum : Pro Natura Magazine 2 / 2024. Cette revue paraît cinq fois par an (plus le Pro Natura Magazine Spécial) et est envoyée à tous les membres de Pro Natura. ISSN 1422-6235
Rédaction : Florence Kupferschmid-Enderlin (fk), responsable édition française ; Tania Araman (ta), rédactrice édition française ; Raphael Weber (raw), rédacteur en chef ; Bettina Epper (epp), rédactrice édition allemande ; Nicolas Gattlen (nig), reporter édition allemande.
Mise en pages : Simone Torelli, Tania Araman, Florence Kupferschmid-Enderlin. **Couverture :** Fabian Biasio.
Ont collaboré à ce numéro : Elisabeth Karrer, Marcel Liner, Sabine Mari, Anea Schmidlin, Verena Wagner (vw). **Traduction :** Léa Coudry, Fabienne Juilland, Bénédicte Savary.
Délai rédactionnel 3 / 2024 : 26 mars 2024
Impression : Vogt-Schild Druck AG, 4552 Derendingen. Tirage : 176 000 (123 000 allemand, 53 000 français). Imprimé sur papier recyclé FSC.
Adresse : Magazine Pro Natura, Ch. de la Cariçaie 1, 1400 Cheseaux-Noréaz, tél. 024 423 35 64, fax 024 423 35 79, e-mail : secretariat.romand@pronatura.ch, CCP 40-331-0
Secrétariat central de Pro Natura : case postale, 4018 Bâle, tél. 061 317 91 91, fax 061 317 92 66, e-mail : magazine@pronatura.ch
Régie des annonces : CEBECO GmbH, Webereistr. 66, 8134 Adliswil, tél. 044 709 19 20, fax 044 709 19 25. Délai pour les annonces 3 / 2024 : 10 avril 2024
Pro Natura est membre fondateur de l'UICN – Union mondiale pour la nature et membre suisse de Friends of the Earth International

www.pronatura.ch

4 dossier
Les jeunes d'aujourd'hui se mobilisent-ils toujours autant pour la protection de l'environnement ?

16 rendez-vous
Pour la naturopathe Nora Möckli, notre santé dépend de celle de la nature. Elle raconte son engagement.

18 en bref

20 actuel
En matière de protection de la nature, la Suisse est à la traîne par rapport au reste de l'Europe.

24 infogalerie
Certains animaux sont passés maîtres dans l'art du camouflage. Serez-vous capables de les repérer ?

28 nouvelles
28 L'ancienne décharge de déchets spéciaux de Kölliken est en passe de devenir un paradis naturel.
31 Lancée en 2022, l'action « Sur les traces du lérot » a mené à des découvertes surprenantes.
32 Aux Ponts-de-Martel, la nouvelle Maison de la Tourbière vous ouvre les portes d'un monde fascinant.
34 L'initiative sur l'alimentation est un levier important pour une agriculture plus durable. Explications.

36 saison

38 service

40 pro natura actif

42 shop

43 cartoon

44 engagement



éditorial

Une flamme qui ne s'éteindra jamais

À l'heure où les effets du réchauffement climatique deviennent toujours plus tangibles et où une sixième extinction de masse se profile, difficile, quand on a 16, 19, ou 27 ans, de se projeter avec confiance dans un avenir qui s'avère toujours plus maussade et d'échafauder des plans de carrière, de famille, ou tout simplement de vie. Pour contrer l'éco-anxiété ambiante, que trois jeunes sur quatre disaient éprouver en 2021, l'action s'avère souvent la meilleure solution. Une façon de canaliser de manière utile ses émotions et d'apporter sa pierre, si petite soit-elle, au vaste édifice de la lutte pour la protection de la nature.

Seulement voilà, l'ère des grandes Grèves du climat menées par les jeunes en 2019 semble pour l'heure révolue : la faute au Covid, peut-être ; ou encore aux faibles avancées politiques en matière d'environnement. Mais l'émerveillement des 16–30 ans pour le vivant et leur volonté de le préserver n'ont pas pour autant disparu, si l'on en croit les huit témoignages recueillis dans notre dossier.

L'une des jeunes que nous avons rencontrée a choisi de sensibiliser les enfants à la beauté et la fragilité de la nature, en devenant monitrice chez Pro Natura. Un autre a décidé de s'investir professionnellement : il travaille au Parc Jura vaudois, en contact direct avec ce terrain qu'il aime tant. Une troisième a opté pour la voie politique afin de canaliser la colère qu'elle a ressentie après la votation sur les multinationales responsables.

Toutes et tous ont trouvé leur propre manière de s'engager, adaptée à leur âge, leur caractère, leurs compétences, leurs envies. Un investissement appelé peut-être à évoluer au fil de leur vie. Mais à entendre leur voix vibrer, il y a fort à parier que leur flamme, elle, ne s'éteindra jamais.

TANIA ARAMAN, rédactrice du Magazine Pro Natura.



Les jeunes et la nature : j'angoisse, tu t'engages, il se décourage, nous ne lâcherons rien !

En janvier 2019, ils étaient 15 000 émules de Greta Thunberg à prendre part à la première Grève du climat en Suisse. Cinq ans plus tard, les jeunes sont-ils toujours autant investis pour la protection de la planète ? Avis d'experts et témoignages.

De TANIA ARAMAN, rédactrice romande du Magazine Pro Natura
et FABIAN BIASIO, photographe indépendant.

La pandémie de Covid-19 aurait-elle eu raison de l'engagement des jeunes pour la protection de l'environnement ? D'après une étude publiée début 2024 par l'institut de recherche Sotomo, les 18–35 ans ont aujourd'hui la plus grande empreinte écologique du pays : ils émettent 11,3 tonnes de CO_2 par an (contre une moyenne de 10,5 tonnes), notamment en ayant plus souvent recours à l'avion que leurs aînés. Attention toutefois à ne pas tirer de conclusion trop hâtive : les auteurs de l'enquête eux-mêmes le disent, le chiffre est à mettre en perspective, puisqu'une minorité de cette tranche d'âge (30 %) fait à elle seule exploser le bilan climatique de l'ensemble. Maîtresse d'enseignement et de recherche en psychologie sociale de l'environnement à l'Université de Lausanne, Oriane Sarrasin le confirme : « On observe une grande hétérogénéité chez les jeunes. Si beaucoup d'entre eux continuent à s'engager, d'autres semblent indifférents à la thématique. Il s'agit aussi de définir la notion d'engagement, qui peut prendre différentes formes : certains peuvent être très investis dans la préservation de la nature, tout en continuant à privilégier une alimentation carbonée. »

Toutefois, selon une étude internationale publiée en 2021 dans la revue anglaise *The Lancet*, 3 jeunes âgés de 16 à 25 ans sur 4 confient éprouver de l'« éco-anxiété », c'est-à-dire s'inquiéter de l'impact des activités humaines sur l'avenir de la planète. « Les ‹ éco-anxieux › sont souvent très bien documentés,



« M'engager politiquement m'a aidée à canaliser mon angoisse »

« Depuis que je suis petite, je suis très sensible à la souffrance d'autrui, que ce soit celle des animaux enfermés, des gens qui ne mangent pas à leur faim ou des réfugiés qui prennent la mer et luttent pour leur survie. J'ai grandi dans un monde idéal et je ne comprenais pas pourquoi tant de gens allaient si mal. Je trouvais ça injuste et ça me mettait en colère.

À 18 ans, j'ai lu un livre qui décrivait la façon de vivre de l'une des dernières tribus aborigènes qui a conservé son mode de vie originel et le regard que cette communauté tribale portait sur la civilisation occidentale. J'ai été profondément touchée par le lien qui unit les aborigènes à la Terre et à leurs semblables, j'ai encore moins compris notre société. Puis je suis devenue activiste pour le climat et pour les personnes réfugiées.

M'engager politiquement m'a aidée à canaliser mon angoisse et mon sentiment d'impuissance face à la marche du monde. Lors de la deuxième rencontre nationale de la Grève du climat, j'ai fondé un groupe qui voulait mettre la place financière suisse face à ses responsabilités. Nos demandes de transparence et d'arrêt des investissements dans des entreprises ‹ sales › ont été acceptées par le mouvement. Nous avons alors envoyé un courrier à une centaine de banques helvétiques, ce qui a fait bouger un peu les choses. Les banques étaient prêtes à discuter avec nous, plusieurs d'entre elles ont même élaboré des solutions. Certaines étaient bonnes, mais une grande partie étaient décevantes et ma motivation à m'engager dans ce domaine a baissé.

Aujourd'hui, je cherche plutôt à agir là où c'est possible. Je suis fascinée par la guérison et la reconnexion avec notre véritable nature, l'économie du don et la vie quotidienne. Au printemps, je vais m'installer dans une communauté, dont les membres veulent vivre en paix et en harmonie avec eux-mêmes, avec leurs semblables et avec la nature. Par nos actions, nous espérons inspirer d'autres personnes et initier un changement à notre échelle. » nig

STÉPHANIE WYSS, 26 ans, activiste.

« La lenteur des processus politiques me frustre »

Comment est né votre engagement ?
Ça a commencé en 2019, avec les grèves du climat et des femmes. Et je me souviens avoir été super en colère après la votation sur les multinationales responsables en 2020. J'avais besoin de canaliser cette émotion, je ne voulais pas rester à m'énerver toute seule dans mon coin. Je me suis alors inscrite chez les Jeunes Vert·e·x·s.

Pourquoi avoir opté pour la politique plutôt que le militantisme ?
C'était la voie à laquelle j'avais le plus facilement accès. Je viens d'une famille très politisée, très ancrée à gauche. Cela dit, je comprends complètement les démarches des mouvements militants et je trouve qu'il faut énormément de courage pour se lancer dans de telles actions. Début 2021, j'ai été élue au Conseil général de Fribourg, sous la bannière verte. Je pensais que j'allais changer le monde… avant d'être confrontée à la réalité du fonctionnement politique !

C'est-à-dire ?
La lenteur des processus me frustre, surtout face à l'urgence de la situation. Je me pose de plus en plus de questions sur l'efficacité du fédéralisme quand il s'agit de réagir rapidement à des problèmes aussi cruciaux que le réchauffement climatique.

Vous avez perdu la foi ?
Non, même si je suis parfois découragée, mon engagement est toujours aussi fort et il a été d'autant plus intense pendant les élections fédérales de 2023 : en tant que vice-secrétaire générale des Jeunes Vert·e·x·s, je me suis beaucoup investie. Et même si je quitte un jour la politique, ce sera peut-être pour le milieu associatif. D'une manière ou d'une autre, je trouverai toujours un moyen de m'engager.

Vous étudiez les sciences politiques : vers quelle carrière vous orientez-vous ?
Je ne sais pas encore exactement, mais j'envisage un master à Bâle sur les changements sociaux liés aux migrations, aux conflits et à la répartition des ressources. Les questions migratoires m'intéressent beaucoup, d'autant qu'elles sont en partie dues à la crise climatique. Pour moi, l'écologie ne peut être que sociale : elle va nécessairement de pair avec une meilleure répartition des richesses. ta

GIULIA TOGNOLA, 21 ans, conseillère générale à la Ville de Fribourg.



abreuvés des rapports du GIEC et d'études scientifiques qui convergent vers des conclusions similaires, à savoir l'accélération du réchauffement climatique, la sixième extinction de masse, la disparition des forêts, etc.», explique le psychologue et psychothérapeute français Pierre-Éric Sutter, enseignant-chercheur au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM) et directeur de l'Observatoire de l'éco-anxiété. «Lucides, ils ont donc une vision très claire des scenari susceptibles de se réaliser si nous ne changeons pas nos habitudes délétères et traversent une crise existentielle qui se traduit notamment par l'impression de ne pas en faire assez pour la planète.»

De l'éco-anxiété à l'engagement

Un mal qui toucherait plutôt les jeunes? «Il n'y a pas de différence entre les classes d'âges», poursuit le spécialiste. «On trouve autant d'éco-anxieux chez les trentenaires ou les quinquagénaires que chez les adolescents. Et on observe plusieurs degrés dans l'anxiété.» Même son de cloche chez Oriane Sarrasin, qui préfère parler d'«éco-émotions»: «Il en existe une large palette: certaines personnes témoignent simplement d'une inquiétude, d'autres n'en dorment plus la nuit.»

Pour Pierre-Éric Sutter, les jeunes sont toutefois plus enclins à agir sur la base de cette anxiété. «Leur propre avenir est en jeu. Par ailleurs, à leur âge, on a plus d'appétence à s'engager dans une cause militante et on n'a pas encore été perverti par certains intérêts de la société consumériste.» Intervient alors la notion d'«éco-projet», qui permet non seulement d'œuvrer pour la protection de l'environnement, mais aussi, par l'action, de réguler son anxiété. «J'aime raconter l'histoire de l'Allemand Felix Finkbeiner qui, à 9 ans, traumatisé par la déforestation de l'Amazonie, décidait qu'il planterait un milliard d'arbres quand il serait grand. Avec l'appui de son instituteur, qui l'a incité en 2007 à planter le premier dans la cour de son école, et de ses parents, il a très rapidement créé une ONG et a même obtenu des subsides de l'ONU pour l'aider à mener à bien son projet. Aujourd'hui, le nombre d'arbres qu'il a plantés avec ses équipes s'élève à 14 milliards.» Le psychologue met toutefois en garde contre les modèles trop édifiants. «On n'est pas tous appelés à réaliser des actions extraordinaires. Sans aller jusqu'à sauver la banquise, chacun peut trouver la meilleure façon de se mettre en mouvement, en mobilisant ses compétences.»

Faire face au découragement

Il n'empêche qu'aujourd'hui, les jeunes ne semblent plus intéressés à descendre dans la rue. La pandémie peut-elle être à elle seule mise en cause? «Il est impossible de déterminer ce qui se serait passé s'il n'y avait pas eu le Covid», reconnaît Oriane Sarrasin. «On peut toutefois observer une certaine désillusion des jeunes face à la politique, voire de la colère envers la classe dirigeante. Ceux qui se sont mobilisés pour voter Vert lors des élections de 2019 déplorent peut-être que peu de choses aient changé en quatre ans.»

> «On a beau arrêter de prendre l'avion ou manger moins de viande, les résultats ne sont pas tangibles, ce qui peut décourager.»

Difficile également de rester mobilisés lorsqu'on ne voit pas les effets concrets de ses actions. «C'est d'autant plus vrai pour les changements climatiques: on a beau arrêter de prendre l'avion ou manger moins de viande, les résultats ne sont pas tangibles, ce qui peut décourager. Surtout quand on constate que d'autres ne font aucun effort.» Pour la spécialiste, les jeunes d'aujourd'hui se retrouvent aussi face à des injonctions contradictoires. Elle se souvient notamment du témoignage parfois véhément de gymnasiens lors d'une journée de la durabilité, qui racontaient être confrontés aux souvenirs des voyages qui avaient formé la jeunesse de leurs parents, tout en étant enjoints, eux, à partir moins loin. «On leur dit de changer le monde, alors que la société continue à leur faire croire que le bonheur, c'est de partir à l'autre bout de la planète après ses études. L'imaginaire collectif n'a que très peu évolué et notre monde continue à les pousser à la consommation.»

Mais pour la psychologue, cela ne veut pas dire que les jeunes qui ont manifesté en 2018 et 2019 ont pour autant jeté aux orties leur conscience environnementale. Elle se traduit peut-être différemment. D'ailleurs, à en croire les huit portraits rassemblés dans ce dossier, les moyens de s'engager sont variés et fluctuent parfois avec le temps. Certains continuent à croire au militantisme ou à l'action politique, tandis que d'autres décident d'y consacrer leur carrière ou de sensibiliser les plus jeunes à la cause. Pour que la relève soit assurée!



« Je veux être cohérent et agir concrètement »

« J'ai grandi à la campagne, à Moiry, un petit village vaudois du pied du Jura. C'était un terrain de jeu génial, j'étais tout le temps dehors. À cet âge-là, je n'avais pas encore d'idées sur mon avenir, je ne savais pas qu'un jour je travaillerais pour le Parc naturel régional Jura vaudois. Aujourd'hui, j'ai le sentiment que la boucle est bouclée. Je me sens surtout très chanceux de pouvoir être en cohérence avec mes idées et mes convictions et de pouvoir agir concrètement.

Je sais à peu près de quand date ma prise de conscience des effets du changement climatique et de la nécessité de s'engager pour la nature : enfant, je skiais souvent à la vallée de Joux, et j'ai remarqué qu'il y avait de moins en moins de neige. Ça a été le déclic. Je suis croyant et prendre soin de la Terre qui nous a été donnée en cadeau est aussi très important pour moi. Après mon gymnase, les choses se sont donc enchaînées assez logiquement. J'ai suivi une formation de CFC de laborantin en biologie, puis j'ai intégré l'Hepia en gestion de la nature.

Depuis quelques mois, j'ai un super premier job au Parc Jura vaudois comme collaborateur paysage et nature. Je bosse pour et dans une région qui m'a vu grandir, ça me touche profondément. Je me sens utile, à ma place. Je suis en contact avec des gens très impliqués pour leur territoire, et les projets et actions que nous développons avec les communes qui font partie du parc ont un effet direct sur la nature et le paysage. L'arrachage des laurelles pour planter des haies indigènes, par exemple, me réjouit particulièrement. Ces actions concrètes, des petits pas, me donnent de l'espoir : ici et maintenant, nous pouvons agir.

Ma manière de m'engager pour la nature et le goût du travail de terrain au niveau local viennent de mes deux parents : ils m'ont tous les deux encouragé, depuis mon enfance, à sortir et à m'émerveiller des petites choses de la nature tout près de chez moi. S'il arrive que mon engagement et mes convictions questionnent, j'entre alors volontiers en discussion pour échanger. Mais je ne suis pas du genre à vouloir absolument convaincre tout le monde, chacun fait comme il peut. » fk

VINCENT JEANNET, 27 ans, collaborateur paysage et nature au Parc Jura vaudois.

« Il faudrait écouter davantage les enfants et surtout respecter leur avenir »

De ses randonnées en famille quand elle était petite, de ses découvertes naturalistes à l'adolescence, de ses lectures, de ses projets artistiques, Lea a développé une relation très profonde avec la nature, entre contemplation et émerveillement. Lucide sur l'état de la biodiversité et les défis à surmonter, c'est auprès des enfants qu'elle a choisi de s'engager en tant que monitrice dans un groupe Jeunes + Nature de Pro Natura. « Ce partage me nourrit et me donne espoir. Les enfants sont incroyables de curiosité, de sincérité et d'attention. Pas de grand discours avec eux ! »

Cet émerveillement, Lea le partage aussi dans ses textes et ses photos. Par la douceur des mots qu'elle couche sur le papier lors de ses balades et la beauté des images qu'elle capte lors de bivouacs, par exemple, elle transmet son amour de la nature. « Je pratique l'écriture et la photographie pour moi bien sûr, mais aussi pour sensibiliser autour de moi. C'est ma manière de me sentir militante. » Si elle avait une fois la chance de pouvoir exposer, ce serait surtout pour avoir des échanges avec les gens qui viendraient à l'expo. « C'est cela qui compte, le lien entre les gens et ce désir commun de préserver la nature. » Elle n'aime pas le terme d'éco-anxiété, car être inquiet face à l'état de notre planète « n'est pas une pathologie ! Présenté ainsi, on ne s'attaque pas à la source des problèmes. »

Les mammifères et les oiseaux sont ses sujets de prédilection. Mais pas la faune du bout du monde. « Il y a tout chez nous ! La beauté à voir et plein de choses à protéger. » Fascinée par des petits riens, un rai de lumière à travers les arbres, le clapotis d'un plan d'eau, les couleurs changeantes au passage des nuages, Lea souhaite transmettre cette beauté simple et fragile aux enfants, car ils sont à l'âge où l'on crée une relation avec la nature pour le reste de sa vie. « Il faudrait vraiment écouter davantage les enfants et surtout respecter leur avenir. Nous n'avons pas le droit de faire sans eux ! » **fk**

LEA HURNI, 19 ans, monitrice Jeunes + Nature à Pro Natura Neuchâtel.



« Je profite de l'enthousiasme de spécialistes expérimentés »

« Quand j'avais environ 14 ans, j'ai remarqué que la galerie photo de mon téléphone portable était remplie d'images d'insectes. J'ai trouvé ça amusant, parce que les insectes ne sont pas vraiment un sujet qui intéresse mes copines et copains. Mais moi, ces magnifiques créatures me fascinent, en particulier les papillons. Lorsque je vois un insecte intéressant lors d'un voyage ou d'une promenade, je prends toujours quelques photos. Ainsi, je peux l'admirer en toute tranquillité à mon retour, et dans les détails.

C'est un peu par hasard que je me suis retrouvée dans le domaine plus professionnel de l'entomologie, l'étude des insectes. Au gymnase, j'ai fait un stage de trois semaines au Musée d'histoire naturelle de Berne. Ma mission était d'identifier et de classer les papillons diurnes suisses par espèce. C'est là que j'ai fait la connaissance de Hans-Peter Wymann, spécialiste des papillons et dessinateur. Il m'a initiée à la taxonomie et m'a donné des conseils pour les dessiner. Ses conseils m'ont d'ailleurs été utiles pendant mon travail de maturité, puisque j'ai créé un petit magazine sur les papillons diurnes, avec des photographies, des dessins et des textes d'accompagnement.

En 2022, j'ai intégré l'association entomologique de Berne et depuis, je profite de l'enthousiasme et du savoir de spécialistes expérimentés. Lors de conférences et dans le cadre de projets de monitoring, j'ai élargi mes connaissances sur la taxonomie des insectes, ce qui nourrit mon émerveillement pour la nature. Car plus je connais d'espèces, mieux je perçois les animaux. Mon environnement devient plus coloré et plus varié à chaque nouveau nom que je découvre. Ce que je rangeais avant dans la case ‹ papillon ›, je peux aujourd'hui reconnaître de loin qu'il s'agit d'un tircis par exemple. Puis je le poursuis jusqu'à être sûre d'avoir raison, car cela m'énerve de ne pas savoir de qui je fais le portrait. » nig

HELENE GURTNER, 19 ans, passionnée d'insectes.



« En élargissant ma connaissance des insectes, je nourris mon émerveillement pour la nature. »



« Bal masqué dans la vallée de Melch »

Le grand rendez-vous des jeunes passionné·e·s de nature Ecotopia aura lieu durant le week-end de Pentecôte du 18 au 20 mai prochain. Cette rencontre nationale réunit plus de 200 enfants et jeunes des groupes Jeunes + Nature de Pro Natura de toute la Suisse.

En provenance des trois régions linguistiques, les participant·e·s ont en commun le plaisir d'être en contact avec la nature et le souci de préserver notre environnement. Sous le titre « Bal masqué dans la vallée de Melch », ils participeront à des actions concrètes de protection de la nature, des activités d'éducation à l'environnement, des activités sportives et des échanges d'expériences. Quant à savoir quels animaux seront invités et participeront au « bal masqué », c'est un secret bien gardé que les groupes de jeunes dévoileront ensemble.

Cet événement unique, rendu possible par l'engagement de bénévoles de toute la Suisse, favorise les échanges par-delà la barrière des langues, renforçant ainsi un sentiment d'appartenance chez les jeunes amoureux de la nature. Toute personne intéressée à participer ou à apporter son aide bénévole peut s'inscrire sur **www.pronatura.ch/fr/ecotopia**.

Pour en savoir davantage sur le camp Ecotopia.

Ecotopia pro natura

« J'espère donner envie aux gens de se reconnecter avec la nature »

Comment avez-vous décidé de créer la revue « Wonder Fauna » ?
Je voulais donner davantage de sens à mon métier. L'idée est née en 2019, dans le cadre du Jane Goodall Challenge, qui met en avant des projets initiés par des jeunes pour améliorer le monde dans lequel on vit. C'est en collaboration avec Tobias Blaha, le directeur du Bioparc Genève, pour lequel je réalise des shootings, que je me suis lancée dans l'aventure.

Pourquoi avoir choisi la thématique de la biodiversité ?
À la même période, après avoir trouvé un hérisson blessé, j'avais commencé à écrire des articles sur des associations qui œuvraient pour la faune locale. J'avais à cœur de leur donner de la visibilité, car j'avais pris peu à peu conscience de l'ampleur de la crise de la biodiversité en Suisse.

Avez-vous été sensibilisée à l'écologie durant votre enfance ?
Non, pas particulièrement. Mon engagement est parti de mon amour pour la macrophotographie et pour les abeilles. Par mes images, j'espère donner envie aux gens de se reconnecter avec la nature.

De quelle manière ?
Une photo joue sur l'émotionnel, c'est une autre façon de sensibiliser le public. Bien sûr, il ne faut pas que ce soit au détriment de l'information. Dans « Wonder Fauna », nous tenons à mettre en lumière les enjeux auxquels nous devons faire face, mais aussi, au vu du climat anxiogène dans lequel nous vivons, les solutions qui peuvent être apportées.



Vous qualifieriez-vous d'éco-anxieuse ?
Non. Il m'arrive d'être découragée, mais je retrouve mon énergie au contact des personnes engagées que je rencontre dans le cadre de la revue.

Comment envisagez-vous le futur de « Wonder Fauna » ?
Nous comptons publier d'autres numéros. Parallèlement, nous avons réalisé un documentaire sur les pesticides en Suisse et lancé le programme Sign Fauna, qui a pour but de rendre accessibles les enjeux environnementaux aux personnes sourdes et malentendantes. Nous souhaiterions également mettre en place des actions sur le terrain. ta

SAMANTHA KELLER, 27 ans, photographe et fondatrice de la revue « Wonder Fauna ».



« J'ai décidé de me concentrer sur les solutions qui existent »

La nature, Sacha Wittwer a commencé à la côtoyer très jeune. À 10 ans, il part déjà camper en forêt, seul ou avec un copain. Bien cachés dans les cabanes qu'ils construisent, ils observent chevreuils, renards et blaireaux. Vers 13 ans, il aperçoit sa première chouette hulotte, tout près. C'est là que naît sa passion pour les oiseaux. Il se met à l'ornithologie avec son petit-cousin, plus calé que lui, et commence à participer à des inventaires, notamment pour la section jurassienne de Pro Natura. Il développe également sa conscience écologique, au gré de ses rencontres et de ses observations. « Il y a eu une période où je vivais très mal les changements climatiques, je voulais lutter contre les lobbies pour faire évoluer la situation. J'ai donc rejoint Extinction Rebellion. »

Mais les actions qu'il mène avec le groupe ne calment pas son anxiété. Il se sent trop impuissant. Il entreprend alors un voyage introspectif, à vélo, en direction de l'Espagne. Là-bas, il vit trois mois dans une communauté qui fonctionne presque en autosuffisance. « Une expérience formidable, que j'aimerais bien un jour reproduire en Suisse. À partir de là, j'ai décidé de me concentrer sur le positif, sur les solutions qui existent. » Il y a un an, il rejoint le comité de la section jurassienne de Pro Natura. « L'envie m'est venue quand un projet de ‹ bike park › et de terrain de skater-hockey a vu le jour dans ma région, tout près d'une réserve naturelle. Ça m'a beaucoup affecté, parce que j'aime bien ce coin et qu'un tel projet serait vraiment dommageable pour la biodiversité locale. Être membre du comité me donne une certaine légitimité pour agir. »

A-t-il réussi à soigner ainsi son éco-anxiété ? « Disons que je la vis mieux au quotidien. Mais je me pose beaucoup de questions sur le fait d'avoir un jour des enfants : quel futur pourrais-je leur offrir ? Dans le cadre d'une communauté autosuffisante, je pourrais peut-être l'envisager. On verra ! » Côté professionnel, Sacha Wittwer termine actuellement son service civil au musée Jurassica de Porrentruy. Il compte ensuite boucler ses études pédagogiques afin de se spécialiser dans l'éducation à la nature. ta

SACHA WITTWER, 24 ans, membre du comité de Pro Natura Jura.

« Le moteur de mon engagement reste la curiosité et la fascination »

À l'origine, Nicolas Hatt voulait consacrer son travail de maturité aux dialectes des oiseaux chanteurs, mais ce projet s'est avéré trop compliqué sur le plan logistique. Ce jeune homme originaire de Wetzikon (ZH) a donc décidé d'étudier l'habitat du cincle plongeur aux abords du Chämptnerbach, un torrent proche de chez lui. Où niche-t-il ? Où ne le trouve-t-on pas, et pourquoi ? Le bachelier a découvert que le facteur limitant des rives du Chämptnerbach n'était pas tant la disponibilité des insectes ou la morphologie du cours d'eau que le manque de sites de nidification adaptés. Pour son étude, Nicolas Hatt a remporté l'an dernier un prix spécial de la fondation Science et jeunesse, mention Excellent.

Nicolas Hatt a su très tôt qu'il choisirait un sujet lié aux oiseaux pour son travail de maturité. Leur vol, leur morphologie en filigrane, leurs chants, leurs techniques de chasse et de nidification le passionnent depuis l'enfance. Ses parents n'y sont sans doute pas pour rien : « Ma mère et mon père sont deux grands amoureux de la nature et s'engagent depuis longtemps pour sa protection. » À 12 ans, il a donc rejoint le groupe de jeunesse Natrix, dont il est aujourd'hui membre du comité et guide d'excursions. Ce groupe s'occupe d'une réserve naturelle près de Winterthour et organise régulièrement des excursions dans les meilleures zones d'observation des oiseaux de Suisse. « Ce sont toujours des expériences formidables », s'enthousiasme Nicolas Hatt. « On est en pleine nature, on fait des observations passionnantes et on en apprend toujours plus. »

Les oiseaux sont un très bon indicateur de l'état de la nature et de la manière dont nous la traitons. Comme tous ceux qui s'y intéressent, le jeune homme avoue être inquiet de l'état de la biodiversité. « Pour autant, le moteur de mon engagement reste la curiosité et la fascination. » Une passion que Nicolas Hatt entend nourrir à plein temps, puisqu'il fera partie de la première volée du nouveau cursus Biodiversité proposé par l'Université de Zurich. **nig**

NICOLAS HATT, 20 ans, passionné par les oiseaux.





à propos

Ne sous-estimons pas les jeunes !

Ma fascination pour la nature trouve ses racines dans mon enfance à la campagne : les excursions en famille, les sorties scolaires et les visites au Zoo de Bâle ont façonné mon amour pour le monde naturel. À 9 ans, munie d'un livre sur les traces des animaux et d'un casse-croûte, je partais avec ma meilleure amie explorer les forêts avoisinantes, à la recherche d'indices de la présence d'animaux sauvages.

À 19 ans, malgré ma passion pour la nature, l'éco-anxiété a freiné mon choix d'étudier les sciences de l'environnement, où le changement climatique et le déclin de la biodiversité auraient été à l'ordre du jour. Cependant, l'envie de contribuer au combat a finalement prévalu. Regarder la nature, notre base de vie, se dégrader et ne rien faire n'était pas une option. Après mes études, un stage en éducation à l'environnement au Centre Pro Natura d'Aletsch m'a permis de sensibiliser un public varié à la richesse de la nature. Cette expérience m'a poussée à rejoindre le Comité central de Pro Natura à 25 ans. « Agir pour la nature, partout ! » est une devise qui correspond parfaitement à mes idéaux. Dès la première séance, j'ai été chaleureusement accueillie et mes idées ont été prises au sérieux.

Chaque jeune engagé porte en lui la conviction profonde du besoin d'agir pour changer les choses le mieux possible et le plus vite possible. Toutefois, cette génération fait face à des décisions politiques décourageantes et aux informations négatives véhiculées par les médias. Ces jeunes sont souvent considérés comme des doux rêveurs. Ne les sous-estimons pas : ce sont aussi des visionnaires capables d'accomplir de grandes choses. L'exemple de Greta Thunberg et des Grèves du climat montre comment la jeunesse peut induire des changements significatifs. Les messages que les scientifiques essayaient de faire passer depuis des décennies ont enfin reçu l'attention qu'ils méritent.

Chaque forme d'engagement, du ramassage des déchets à l'entretien des réserves naturelles, de l'implication politique aux manifestations de rue, est légitime et contribue à la cause commune. Nous avons besoin de ces jeunes engagés, ils se battent pour leur propre avenir et celui des générations futures. Ils apportent une énergie et des perspectives nouvelles pour construire un monde plus durable. Soutenir ces jeunes passionnés, c'est investir dans un avenir où la préservation de la nature est une priorité partagée par toutes et tous.

ANEA SCHMIDLIN, 31 ans, membre du Comité central de Pro Natura.